**Pour une journée du ficus**

L’idée est née d’une boutade - à dessein machiste, involontairement inspiratrice -, lâchée grivoisement suite à l’annonce de l’édition spéciale Journée de la femme de l’émission « Ô féminin » sur *France Ô*: « la journée de la femme ! Et puis quoi encore ? Pourquoi pas la journée du ficus ! ». La provocation a germé. Has-been la célébration du sexe faible? Pire, grotesque? Incomprise, assurément. La preuve ? Le mode d’emploi proposé sur la page d’accueil du site *8mars.info*: « N’offrez pas de fleurs Messieurs, ne confondez pas avec la Saint Valentin ! Le 8 mars est une journée de lutte pour les droits des femmes. Exprimez plutôt votre solidarité ». Et l’on fermera les yeux sur tous les messages postés sur les réseaux sociaux louant féminité exacerbée, maternité épanouie et dévotion amoureuse. Avant d’être un marronnier médiatique, la journée des femmes a été un acte politique. Créée par Lénine en 1917, suite aux manifestations féminines de Saint-Petersbourg pour obtenir des vivres et le retour des hommes partis à la guerre, elle a été officialisée et internationalisée par l’ONU en 1977. La vertu de l’événement est de forcer chaque année la réflexion sur la condition des femmes dans le monde. Mais sa pertinence ne fait de loin pas l’unanimité. J’ai sondé mes « amis » Facebook : si d’aucunes rappellent qu’il faut continuer à se battre contre les violences sexuelles commises dans certains pays comme le Congo, par exemple, d’autres ironisent qu’entre la journée de la femme et la fête des mères ils finiront par être à court de chaussettes. De mon point de vue, le 8 mars est un mal encore nécessaire. En théorie, je suis tout autant contre la journée des femmes que contre la politique des quotas, puisque tous deux nourrissent indirectement une idéologie différentialiste. En pratique, vu le traitement inlassablement asymétrique des sexes (quel que soit le contexte socioculturel mais sur des plans différents évidemment), je défendrai cette discrimination positive le temps qu’il faudra pour que les possibles des unes soient aussi ouverts que ceux des autres. Pour ne parler, à tort sans doute, que de notre condition occidentale, assez peu m’importe que dans la vraie-fausse vie de la télé-réalité de jolies jeunes femmes fassent clairement commerce de leurs charmes pour s’acheter une situation (n’en déplaise à ses fidèles, le *Bachelor* met en scène une forme de prostitution *light*), ou que dans les autres vraies-fausses vies du salon de l’automobile ou de la publicité certaines posent peu vêtues. En revanche, que des mesures - non contraignantes - de facilitation de conciliation vie privée/vie professionnelle soient anéanties, comme cela a été le cas lors des votations de dimanche dernier, sous le poids d’un conservatisme poussiéreux, me désole. Ce qui me désole aussi, ce sont tous les débats « entre soi » qui taisent les questions qui fâchent, parmi lesquelles l’impact des contextes économique et socioculturel sur les choix de vie, comme si toutes les femmes ne faisaient qu’une, pouvaient et voulaient assouvir les mêmes aspirations. Alors oui, j’aimerais être convaincue que dans un avenir le moins lointain possible, la journée des femmes ne sera pas moins burlesque que celle du ficus ou de la fougère. Mais tant que l*’in-différence* ne fait pas pleinement et unanimement sens, les femmes – et les hommes ! -, auront besoin de cet artifice pour que leur autonomie ne soit pas compromise par des dogmes sclérosants et que leur sort ne ressemble plus à celui des plantes vertes !